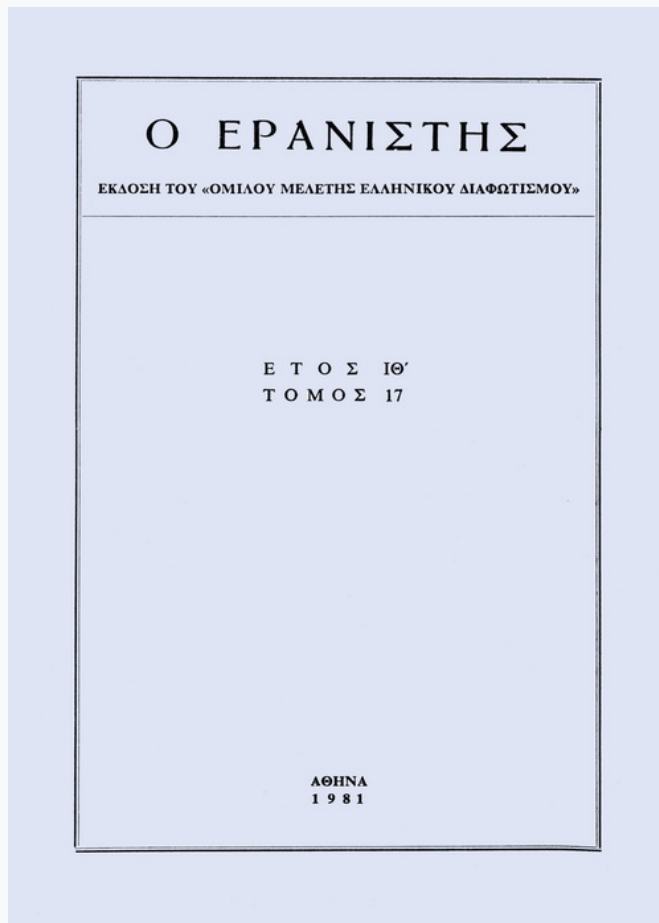


The Gleaner

Vol 17 (1981)



Nicolas Mavrocordatos et l'«époque des tulipes»

Jacques Bouchard

doi: [10.12681/er.307](https://doi.org/10.12681/er.307)

To cite this article:

Bouchard, J. (1981). Nicolas Mavrocordatos et l'«époque des tulipes». *The Gleaner*, 17, 120–129.
<https://doi.org/10.12681/er.307>

NICOLAS MAVROCORDATOS
ET L' «EPOQUE DES TULIPES»¹

à *Jean-François*
et Amaury

L'époque des Lumières se caractérise dès ses débuts par une insatiable curiosité à l'égard des sociétés exotiques et par un examen lucide de son propre système de valeurs.

Maniant génialement l'orientalisme aux fins de la critique sociale, politique et religieuse, Montesquieu compose entre 1717 et 1720 ses "Lettres Persanes".

Pendant ces mêmes années, Nicolas Mavrocordatos compose un petit roman philosophique, intitulé *Φιλοθέου Πάρεργα* ("Les Loisirs de Philothée"), qui met en scène, dès les premières pages, trois personnages vêtus à la persane, déambulant en plein Constantinople et en train de se demander: comment peut-on être sujet du Grand Turc²

Cette heureuse affinité d'inspiration nous invite à inférer que Mavrocordatos et Montesquieu s'inscrivent tous deux —avec des fortunes différentes, bien sûr— dans les mêmes courants littéraires occidentaux. Paul Vernière, dans son édition des «Lettres Persanes», a sagement démontré que "Montesquieu, loin de créer une mode, l'a sagement suivie"³. Je me propose, pour ma part, d'examiner ici

1. Version complète et annotée d'une communication faite au IVe Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen, tenu à Ankara du 13 au 18 août 1979.

2. J'utilise la pagination de l'édition princeps: *Φιλοθέου Πάρεργα*, Νῦν πρῶτον τυπωθέντα, Ἐν Βιέννῃ τῆς Ἀουστρίας, Παρὰ τοῦ Φράντζ' Αντωνίου Σχραϊμβλ 1800. (Abréviation: *Φ.Π.*) La traduction française et le texte grec, établi sur les manuscrits existants, sont extraits d'une mienne édition critique à paraître. Les "Persans", *Φ.Π.*, p. 15-17.

3. Montesquieu, *Lettres Persanes*, texte établi, avec introduction, chro-

de quelle manière Mavrocordatos a sacrifié à cette mode, comment il a allié orientalisme et "philosophie", tant il est honorable pour un homme de talent d'avoir simultanément partagé les lieux communs d'un homme de génie⁴.

Je rappelle brièvement l'argument de ce roman que le professeur C. Th. Dimaras a qualifié de "première tentative dans le genre romanesque en littérature néo-hellénique"⁵.

Ecrit à la première personne, il s'agit d'un récit presque sans intrigue, dont le moteur est simplement la curiosité intellectuelle et la fin, toute illusoire, le divertissement. Par une belle matinée d'été de l'année 1715, Philothée et ses amis rencontrent à Constantinople de faux Persans avec lesquels ils ont une longue conversation dans le jardin privé d'un cryptochrétien. Quelques heures plus tard, on vient arrêter l'un des faux Persans, qui est en fait originaire de Chypre. Philothée et le cryptochrétien se rendent alors chez un Grec de Galata ou de Péra et y trouvent une docte compagnie cosmopolite: un noble italien, un Anglais et un Français. Hormis une visite à la prison, ce ne sont que conversations et dissertations. Les sujets abordés prouvent qu'en Orient on est bien au courant des principaux événements littéraires qui agitent l'Occident: la Querelle des Anciens et des Modernes, le quiétisme, la nouvelle philosophie, les théories politiques, la critique textuelle, etc⁶. On invoque

nologie de Montesquieu, bibliographie, notes et relevé de variantes, par Paul Vernière, Paris, Garnier, 1965, p. IX. (Abréviation: *L.P.*).

4. Les deux éminents provinciaux ont une problématique issue de la Frühaufklärung; je signale que Nicolas Mavrocordatos imprime un *Περὶ τῶν καθήκοντων* à Bucarest en 1719 et que Montesquieu lira un *Traité des Devoirs* à l'Académie de Bordeaux en 1725: deux codes déontologiques dont l'intention et les applications sont, à mon avis, essentiellement politiques, au sens le plus noble du mot. Les deux hommes avaient le *De Officio hominis et civis* de Pufendorf dans leur bibliothèque. Montesquieu possédait aussi le tome XV (1721) de la *Bibliothèque ancienne et moderne* où le prince N. Mavrocordatos et son ouvrage sur les devoirs sont mentionnés. Cf. L. Desgraves, *Catalogue de la Bibliothèque de Montesquieu*, Genève, Droz, 1954, nos 2426, 2571.

5. Voir C. Th. Dimaras, *Νεοελληνικός Διαφοτισμός*, Athènes 1977, p. 263-282.

6. Faisant l'apologie de la royauté, Nicolas Mavrocordatos répond à ceux qui la détractent par haine de la tyrannie que les aristocraties se corrompent habituellement en oligarchies et les républiques en ochlocraties et qu'il en résulte

Marsile Ficin, Pic de la Mirandole, Machiavel, Francis Bacon, Hobbes, La Rochefoucauld, Saint-Evremond et une pléiade d'Anciens⁷. Mais la contrepartie n'est pas moins évidente: Philothée et ses amis se mettent en frais d'expliquer à leurs distingués visiteurs la réalité ottomane vue de l'intérieur.

Sous ces diverses hypostases on discerne très nettement l'attitude philosophique de l'auteur qui, pour rendre justice à la nation ottomane, doit tout à la fois le censurer et l'exalter.

Pourtant l'acte fondamental qui transcende l'éloge et le blâme est un acte étranger aux passions, sauf celle de comprendre: c'est de tout soumettre à la raison — ce qui permet de s'expliquer même les mobiles de ce qu'on désapprouve. L'irréductible rationalisme de l'auteur s'affirme tout au long du roman dans une foule d'expressions et de réflexions. De là découlent son relativisme en matière de religion, bien distinct pourtant de l'indifférence, ainsi que son pragmatisme politique et social.

Mais voyons de plus près dans quel esprit l'auteur exprime ce que sa raison a examiné. Nous remarquons d'abord que, dès qu'il critique, son aménité et son urbanité font place à la fine ironie, au persiflage, voire à la pasquinade.

Pour Mavrocordatos, les Ottomans prêtent le flanc à la critique surtout en matière de religion. Il leur reproche de croire leur dogme supérieur à tous les autres, égalitairement ravalés. Il se moque de la prohibition coranique ayant trait au vin, en montrant qu'elle est manifestement bafouée par une populace constamment ivre et qu'elle n'empêche pas les notables ottomans de boire librement en privé. Et l'auteur de renchérir insidieusement qu' "en Perse l'usage du vin n'est absolument pas interdit, puisque les fidèles de Mahomet, le chah y compris, se gavent de vin publiquement et s'enivrent"⁸.

te des tyrannies à plusieurs têtes (*Φ.ΙΙ.*, p. 137). Comparer à la lettre CII des *L.P.*, considérée comme l'embryon du livre VIII de l'*Esprit des Lois*.

7. Je crois pouvoir identifier avec certitude «τῶν νεωτέρων δὲ τις, δὲ μόνον Ἐπίκουρον ἤδει τιμᾶν, πολὺς ἐστὶ μεμφόμενος τῷ ποιητῇ» (i.e. Virgile d'avoir représenté Enée en héros larmoyant) *Φ.ΙΙ.*, p. 112. Il s'agit de Saint-Evremond, dans ses *Quelques réflexions sur nos traducteurs*, 1684.

8. *Φ.ΙΙ.*, p. 30. Pareillement, Usbek flétrit les monarques persans pour leur intempérance dans la lettre XXXIII des *L.P.*

L'ironie alterne avec l'humour, lorsque entre en scène le vieux batelier qui fait passer Philothée et son ami à Galata; en lui, l'auteur condamne la religiosité entachée de fatalisme, d'obscurantisme et de superstition. Cet octogénaire, qui loue imperturbablement la volonté divine, a reconstruit sa mesure, deux fois déjà détruite par incendie, et il vient de se remarier avec une jeune fille, une épidémie lui ayant ravi ses femmes et ses trente enfants. Après avoir célébré la serviabilité de sa jeune épouse, il lance goguenard: "De mon côté, je ne néglige pas de faire ce qui s'impose et en retour j'accomplis mes devoirs conjugaux; la vieillesse n'y est pas un empêchement: j'ai la carcasse bien solide et robuste!"⁹. Puis, il vante, comme Rica dans les Lettres Persanes, les vertus curatives d'un talisman, couvert de mystérieux caractères¹⁰. Il déclare en outre "savoir les lettres de l'écriture assez pour pouvoir lire ses prières; car une instruction plus poussée est néfaste, à son avis, entraînant à l'impiété"¹¹. Enfin, par mesure de sécurité, l'ingénu vieillard respecte le vendredi, le samedi et le dimanche: "Car qui sait au juste, dit-il, quelle espèce de dévotion plaît à la divinité?"¹².

Ailleurs, Mavrocordatos dira que la superstition religieuse incite les Ottomans à attribuer à la folie un caractère surnaturel.

Traitant l'épineux problème du fanatisme religieux, l'auteur réproouve les vexations dont les Arméniens furent victimes pour avoir souscrit au prosélytisme des Jésuites (1706-1707); mais il en donne l'interprétation peu banale que voici: "... autrefois, si une nation chrétienne quelconque voulait abandonner son rite ancestral pour passer dans un autre qui lui semblait plus sûr, on ne la punissait pas du tout (...) mais avec le temps, lorsque, chassés d'Espagne, un assez grand nombre de gens vinrent établir leurs pénates de par le monde ottoman, pour faire payer à toute nation chrétienne, quelle qu'elle soit, les châtimens outrageants et

9. *Φ.ΙΙ.*, p. 48.

10. *Ibid.*; cf. *L.P.*, lettre CXLIII.

11. *Φ.ΙΙ.*, p. 49.

12. *Ibid.* Pour Mavrocordatos, le pari de Pascal serait suffisant; en tenir trois est excessif. Montesquieu aborde cette question dans la lettre XLVI des *L.P.*: "Usbek écrit à Rhédi: "Mais c'est la matière d'une grande discussion; on peut facilement s'y tromper; car il faut choisir les cérémonies d'une religion entre celles de deux mille."

cruels que leur avaient fait subir les Espagnols, ils excitèrent davantage la haine des Ottomans. Ceux-ci se contentaient autrefois d'une sévérité qui est dans leur nature et qui prenait l'aspect d'une mâle vertu, quelquefois émue devant une âme de même trempe, et ils affichaient une dureté tempérée d'une bienveillance indéniable. Par la suite, une fois excités, et puisant dans la religion, à leur tour, des raisons qui viendraient étayer leur système politique, quelques-uns d'entre eux se mirent, sous n'importe quel prétexte, à attaquer les chrétiens. Voilà encore quelque chose à considérer comme une conséquence de l'établissement des Tribunaux de l'Inquisition!"¹³.

Exerçant sa critique dans le domaine des sciences, Mavrocordatos déplore surtout le manque de livres modernes qui pourraient initier les Ottomans aux sciences naturelles et à la chimie; au contraire, on pratique l'alchimie qui engendre, dit-il, la contrefaçon de la monnaie. "L'ignorance d'une philosophie plus solide, fondée sur les sens" (ή τῆς ἀσφαλεστεράς καὶ ἀπὸ τῶν αἰσθήσεων ἰθυνομένης φιλοσοφίας ἄγνοια), écrit-il, est responsable de ce que les Ottomans se bornent à n'étudier que la Logique d'Aristote — qu'on retrouve dans les sentences condamatoires des juges ottomans¹⁴.

En fait de critique sociale enfin, je ne veux retenir que la scène amusante où un malicieux compère, un Anglais habitant Constantinople depuis des années, conseille au jeune voyageur italien de tenter sans hésiter l'aventure galante auprès des femmes ottomanes désireuses de tromper la garde sévère de leur mari jaloux¹⁵. On croirait lire une réponse par anticipation à la Lettre LV de Rica à Ibben.

On peut donc conclure qu'une telle disposition d'esprit oscille entre la simple mention narquoisement contrefaite et l'impudence du ricanement.

Mais il est pourtant une autre attitude, également "philosophique", qu'adopte l'auteur princier, en considérant les progrès

13. *Φ.Π.*, p. 36-37. Les premiers manuscrits spécifient que les Mahométans et beaucoup de Juifs chassés d'Espagne agirent de la sorte. Cette précision fut biffée par la suite.

14. *Φ.Π.*, p. 24.

15. *Ibid.*, p. 84. Concernant la jalousie, *ibid.*, p. 84-87. Comparer avec *L.P.*, lettres VI, LXII et CLIV sur la jalousie d'Usbek.

de l'ère nouvelle, que nous appelons l'Époque des Tulipes: elle consiste dans un irrépressible enthousiasme, un optimisme généreux.

Pour se donner le prétexte d'explicitement sa pensée, l'auteur estime opportun de souligner qu' "on doit dénoncer, dit-il, l'opinion erronée de ceux qui supposent que la nation ottomane est étrangère à toute finesse et à toute noblesse"¹⁶. S'avançant audacieusement plus loin, il ose affirmer de la nation ottomane que "sa nature prometteuse respire un heureux naturel à l'instar des anciens Hellènes" (τὸ ἐνδόσιμον τῆς φύσεως τὸ ἀποπνέον ἑλληνικὴν εὐφύταν)¹⁷. Cette nature, longtemps laissée en friche ou occultée, est maintenant secondée par un tel amour de l'étude et du travail qu'à l'avis de Mavrocordatos l'émergence d'un état de civilisation conforme aux Lumières fait accéder les Ottomans à une manière de vivre encore plus brillante et conforme à la Nature. L'intensification récente des relations avec l'Occident favorise ce processus de modernisation de la société. L'aphorisme "vivre selon la Nature" que Mavrocordatos emprunte aux Stoiciens désigne pudiquement la libéralisation des institutions, dont la tolérance religieuse est un des effets, et la jouissance d'une félicité allant de pair avec la prospérité. On croirait entendre son illustre contemporain quand Mavrocordatos déclare que "Les coutumes et les lois ont beau brimer la nature, celle-ci ne s'alanguit jamais, mais, continuant lentement sa marche, insensiblement elle use les liens qui l'entravent et, avec le temps se frayant imperceptiblement un chemin, elle s'élançait vers la liberté première!"¹⁸.

Mavrocordatos décrit avec force détails les raffinements de la civilisation que partagent la classe des dignitaires ottomans, celle des renégats et une élite privilégiée de chrétiens.

D'abord un cadre paradisiaque, une oasis à l'écart des turbulences profanes, où une végétation luxuriante et disciplinée obéit à la volonté de l'homme, où la science et le labeur accélèrent ou prolongent la saison des fleurs et des fruits. Une sobre architecture faite

16. *Φ.Π.*, p. 24.

17. *Ibid.*, p. 25-26.

18. *Ibid.*, p. 30. La notion de liberté n'est pas absente des œuvres de Nicolas Mavrocordatos; il écrit: «ὁ γὰρ νοῦς ἀνετόν ἐστι χροῖμα καὶ ἐλεύθερον» (*Φ.Π.*, p. 142). La même formule est reprise à propos de la nature humaine dans le *Ἐγγχειρίδιον*, in Hurmuzaki, *Documente*, XIII, p. 466, pensée n° 31.

de kiosques et de fontaines y complète cet hommage à l'intelligence et au bon goût. Ce jardin enivrant abrite l'insouciance d'une volière et les délicates voluptés de nos sages épicuriens¹⁹.

La société que dépeint Mavrocordatos en est une de loisirs, de gens qui s'adonnent au plaisir de la conversation, à celui de la bonne chère et de la dégustation de vins, cette divine liqueur qui, précise Mavrocordatos, épanouit les cinq sens, enflamme l'esprit et fortifie le corps²⁰. Les recherches exégétiques sont en train d'en justifier la consommation chez les Ottomans, de dire l'auteur²¹.

L'ère de progrès touche d'autres domaines, comme les lettres, par exemple. S'érigeant en contempteur des biographes de l'Antiquité, il écrit: "dans les vies des anciens philosophes, je trouve beaucoup de choses admirables, mais quelques-unes indignes de leur gloire, et surtout certains de leurs apophtegmes ne me semblent pas particulièrement se distinguer par une pénétration et un tour spirituel convenables. Plusieurs traits en effet des Arabes modernes et des Ottomans eux-mêmes ont été décochés avec plus d'esprit et d'à-propos"²².

L'enrichissement de la civilisation matérielle entraîne celui de la langue turque: c'est en cette langue, avoue Mavrocordatos, qu'on peut nommer exactement l'immense variété des fleurs. De fait, la tulipe, dont l'horticulture ottomane imagina à cette époque plus de 1000 nouvelles sortes, n'a pas de nom dans le grec archaïsant de Mavrocordatos: il les désigne par la périphrase "une multitude de fleurs multicolores"²³.

Il fallait s'attendre de trouver au zénith de cette apothéose un éloge dithyrambique du grand régisseur de cette civilisation brillante. Tel un roi-soleil d'Orient, Ahmet III est paré des vertus intel-

19. Mavrocordatos s'inspire des descriptions analogues dont fourmillent les romans alexandrins; mais il fait aussi référence au chapitre XLVI (Des jardins) des *Essais* de Francis Bacon, où il est question de *Ver Perpetuum*.

20. *Φ.ΙΙ.*, p. 29-31. Usbek aussi fait l'éloge du vin à la fin de la lettre XXXIII des *L.P.*

21. *Φ.ΙΙ.*, p. 31-32. Cf. "Khamr", in *Encyclopédie de l'Islam*, tome IV, Leiden, Brill, 1978, p. 1027-1030.

22. *Φ. ΙΙ.*, p. 59.

23. *Ibid.*, p. 23, 26. Concernant la *tulipomania*, voir: *A History of the Ottoman Empire to 1730* (éd. M. A. Cook), Cambridge, 1976, p. 215.

lectuelles et morales du monarque idéal²⁴. Le génie politique du souverain se reconnaît, au dire de Mavrocordatos, dans la saisie globale qu'il a du système monarchique et dans la connaissance miraculeusement précise qu'il possède des hommes et des événements. Doué du courage et de la magnanimité du stratège —il vient de reconquérir le Péloponnèse—, le sultan se distingue par sa prudence et sa sagacité; en homme de jugement, il prend conseil, mais décide tout lui-même au moment opportun²⁵. Sa bienveillance envers ses sujets et son souci de l'intérêt commun l'ont incité à entreprendre dès les débuts de son sultanat d'importantes réformes: il a amélioré l'administration de la justice et il a assaini les finances publiques, punissant les dignitaires qui commettent des exactions ou acceptent des pots-de-vin. Estimant au plus haut point l'économie, le sultan récompense pourtant généreusement les découvertes en floriculture. Sa condescendance envers l'inanité humaine va jusqu'à tolérer que les floriculteurs donnent leur nom à la variété de fleurs qu'ils inventent.

Mavrocordatos assure enfin ses lecteurs que les sujet du souverain prennent celui-ci comme exemple à imiter.

Nous sommes de fait loin du sombre portrait d'Ahmet que brosse le marquis de Bonnac au roi de France en 1716: celui d'un tyran avare et cruel, dissimulé et inconstant²⁶.

Examinons brièvement, en guise de conclusion, quelle a été la fortune des "Loisirs de Philothée".

Mavrocordatos a eu très tôt le désir de faire connaître son livre: dès 1719 une copie de son texte était déposée à la Bibliothèque du roi de France²⁷. En 1721, il en envoie un autre manuscrit à Jean Le

24. Comparer ce portrait avec celui du prince-philosophe, esquissé ailleurs par le voïvode; voir: J. Bouchard, "Les lettres fictives de Nicolas Mavrocordatos à la manière de Phalaris: une apologie de l'absolutisme", *Revue des Etudes Sud-Est Européennes*, 13 (1975) 197-207.

25. *Φ.Π.*, p. 18. Le mythe de Zeus engloutissant Métis est emprunté à Francis Bacon, *Φ.Π.*, chapitre XX (Du Conseil).

26. Voir: Hurmuzaki, vol. VI, p. 166, document XCIII.

27. Le marquis de Bonnac, ambassadeur de France à Constantinople, envoya le manuscrit au bibliothécaire du roi, l'abbé Bignon. Celui-ci demanda à Jean Boivin (le Cadet) d'analyser le texte. Boivin accompagna son résumé d'une lettre, datée du 2 août 1719, où il est dit: "Le livre est amusant et instructif tout à la fois. L'auteur, homme d'esprit, versé dans la lecture des bons li-

Clerc, à Amsterdam, pour qu'il le traduise en français et en imprime une édition bilingue²⁸.

Cependant Mavrocordatos manifesta bientôt beaucoup de réticence à s'en déclarer l'auteur. L'ambivalence du roman était évidente: il pouvait être interprété comme une critique acerbe des Ottomans ou comme un éloge intempestif du sultan, insupportable donc tant pour les ennemis de celui-ci que pour ses suppôts. D'aucuns ont pu penser à la boutade de La Rochefoucauld: "Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures"²⁹.

Antoine Epis, secrétaire de Nicolas Mavrocordatos, fait explicitement à Le Clerc la recommandation suivante, dans sa lettre du 8 juillet 1721: "Dans la préface que vous mettrez au livre, Son Altesse souhaite que vous ne fassiez absolument aucune mention d'Elle: ayez seulement la bonté de vous en tenir à la matière, et ne parlez de l'Auteur que comme d'une personne inconnue. Vous êtes trop sage pour avertir de n'y parler nullement avec quelqu'aigreur des nations Orientales. Cela gateroit tout"³⁰.

Le Clerc jugea-t-il que le roman en question exhalait un esprit quelque peu libertin, pour que Antoine Epis lui écrive à nouveau, le 27 septembre 1721: "Si vous avez quelque difficulté d'y mettre votre nom: on le pourra imprimer sans le nom du Traducteur, comme on n'y mettra pas le nom de l'Auteur"³¹. Tou-

vres Grecs, Latins, Italiens, et François, à sçû trouver le moyen d'enchâsser dans une espèce de Roman. . . » (Cf. Manuscrit Nouvelle acquisition française no 4699, Bibliothèque Nationale, Paris). Bignon reprit à son compte les qualificatifs de Boivin dans sa lettre à de Bonnac, datée du 10 mai 1720; cette lettre est reproduite dans Φ.Π., p. 9-10; elle fût d'abord publiée dans le *Giornale de' Letterati d'Italia*, vol. 33, partie I (1719-1720), Venise, 1721, p. 517-518 et dans la *Bibliothèque ancienne et moderne*, tome 15 (1721), Amsterdam, p. 91.

28. Fonds Jo. Clericus, document K40b (10 février 1721), Bibliothèque Universitaire d'Amsterdam. Cf. J. Bouchard, "Les relations épistolaires de Nicolas Mavrocordatos avec Jean Le Clerc et William Wake". *Ο Έπανιστής*, 11 (1974) 67-92.

29. La Rochefoucauld, *Réflexions ou sentences et maximes morales*, in *Oeuvres complètes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1964, p. 446, maxime 320.

30. Document K40g.

31. Document K40n.

jours est-il que le prince Nicolas décida quelques jours plus tard d'abandonner son projet d'édition; il désirait améliorer son texte et lui ajouter une suite³².

On sait que cette même année 1721 les Lettres Persanes paraissaient en de multiples éditions à Amsterdam et ailleurs³³.

Pour leur part, les "Loisirs de Philothée" allaient circuler dans des cercles restreints à Paris, à Londres, à Amsterdam, à Bucarest, au Mont Athos, à Miliès et à Constantinople. On compte une douzaine de manuscrits où se lisent les corrections lénifiantes de l'auteur.

C'est de l'un de ces manuscrits que Grégoire Constantas tira une édition imprimée à Vienne en 1800, dont il est hors de mon propos maintenant de commenter l'intérêt³⁴.

Je m'en voudrais de terminer cette communication sans rappeler que l'année prochaine (1980) verra le tricentenaire de la naissance de Nicolas Mavrocordatos et le 250^e anniversaire de sa mort.

Je formule le souhait que le progrès des Lumières ait été tel qu'on puisse enfin goûter ce petit chef - ud'œuvre, sinon de style, du moins d'écriture, commis par un tenant précoce du despotisme éclairé, sans se poser la question désormais oiseuse à savoir s'il fut un prince "éclairé pour lui-même" et "despotique pour les autres"³⁵.

Jacques Bouchard
Université de Montréal

32. Document K41a (6 novembre 1721).

33. Cf. *L.P.*, Introduction de P. Vernière, p. XXXV.

34. C. Th. Dimaras, *op. cit.*, a bien montré l'importance de l'édition de ce texte en 1800.

35. Texte d'avant-garde lors de leur rédaction, les *Loisirs de Philothée* semblent avoir tardé à trouver des lecteurs pouvant s'identifier au narrateur que l'auteur-narrateur avait à l'esprit. Un lecteur anonyme du XVIII^e siècle note dans la marge d'un manuscrit la remarque désobligeante: «φλυαρεῖ ὁ γὰρ ἄδραρος». Sur la même page, un deuxième lecteur, apparemment du XVIII^e siècle aussi, renchérit en invoquant Aristophane (*Plutus* 575): «μᾶλλον δ' ἔγωγε σύμφημί σοι τοῦτον φλυαρεῖν ἀντικρυς ἐγνωκότα καὶ κακῆς σιωπῆς κακίω πτερυγίζειν». (Ms. gr. no 602, fol. 51, Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Bucarest). La confusion traditionnelle entre l'auteur et l'homme politique Nicolas Mavrocordatos peut se résumer en une phrase d'Audiffret qui se demandait: "Comment un prince si sage, si éclairé, si pénétré des obligations d'un souverain, a-t-il pu être le tyran de son peuple?" (*Biographie universelle, ancienne et moderne*, Paris, Michaud, 1820, t. 27, p. 563).